

Introduction

La jeunesse des Beaux-Arts Sur les traces de l'activité artistique à Rennes au XIX ^e siècle	12
Guillaume Kazerouni	

Naissance
des institutions
artistiques
à Rennes

Le musée des Beaux-Arts de Rennes au XIX ^e siècle De l'errance au palais des Musées, la difficile naissance d'une institution	24
Guillaume Kazerouni	
Les collections du musée de Rennes Entre maîtres anciens et artistes vivants : la politique d'enrichissement au XIX ^e siècle	62
Guillaume Kazerouni	
L'école de peinture, sculpture et dessin et l'enseignement de l'art à Rennes au XIX ^e siècle	96
Simon Poirier	
La bibliothèque et les archives municipales 1794-1881	128
Claire Gatti	

Les artistes

Produire, exposer, vendre L'essor de la vie artistique à Rennes au XIX ^e siècle	136
Guillaume Kazerouni	
De Paris à Rennes Eugène Devéria, Breton malgré lui	144
Olivia Voisin	

Une ville
en chantier

Art et politique Rennes et ses monuments publics au XIX ^e siècle	188
Guillaume Kazerouni	
Croix de la Mission (cat. 76)	190
Guillaume Kazerouni	
Projet de la statue équestre de Louis XIV (cat. 77)	192
Guillaume Kazerouni	
Statue de Louis XVI (cat. 77)	194
Guillaume Kazerouni	
Jardin du Thabor : Du Guesclin et colonne de Juillet (cat. 79)	196
Simon Poirier	
Statues de Leperdit et de Le Bastard (cat. 80)	200
Guillaume Kazerouni	
L'activité architecturale à Rennes au XIX ^e siècle	204
Benjamin Sabatier	
Théâtre (cat. 81)	210
Guillaume Kazerouni	
Palais universitaire (cat. 82)	214
Guillaume Kazerouni	
Palais du Parlement (cat. 83)	216
Guillaume Kazerouni	

Hôtel de la Préfecture (cat. 84)	222
Guillaume Kazerouni	
Hôtel-Dieu (cat. 85)	226
Guillaume Kazerouni	
Lycée (Émile-Zola) (cat. 86)	228
Simon Poirier et Guillaume Kazerouni	
Lycée Saint-Martin (cat. 87)	230
Simon Poirier	
Hôtel Barré (cat. 88)	234
Benjamin Sabatier	
Hôtel de Courcy (cat. 89)	236
Benjamin Sabatier	
Hôtel Oberthür (cat. 90)	238
Benjamin Sabatier	
Hôtel Léofanti (cat. 91)	240
Benjamin Sabatier	
Décors d'immeubles rennais du XIX ^e siècle (cat. 92)	242
Benjamin Sabatier	
Les chantiers religieux La place des artistes dans la restauration, la reconstruction et le nouvel ameublement des églises anciennes de Rennes au XIX ^e siècle	244
Guillaume Kazerouni	
Cathédrale Saint-Pierre (cat. 96)	252
Cécile Oulhen	
Église Saint-Germain (cat. 97)	264
Guillaume Kazerouni	
Église Saint-Étienne (cat. 98)	268
Guillaume Kazerouni	
Basilique Saint-Sauveur (cat. 99)	272
Guillaume Kazerouni	
Église Notre-Dame- en-Saint-Melaine (cat. 100)	276
Guillaume Kazerouni	
Église Saint-Hélier (cat. 101)	280
Guillaume Kazerouni	

Église Toussaints (cat. 102)	282
Guillaume Kazerouni	
Ancienne église Saint-Laurent (cat. 103)	286
Emmanuelle Bordure-Auffret	
Église Saint-Aubin (cat. 104)	288
Guillaume Kazerouni	
Cimetière du Nord (cat. 105)	290
Guillaume Kazerouni	

Dictionnaire
et inventaire

294

Bibliographie	371
---------------	-----

Les références abrégées
suivantes sont accompagnées
de la tomaisn du volume
et de la date de parution.

AAF : Archives de l'art français

BMSAIV : Bulletin et Mémoires
de la Société archéologique
du département d'Ille-et-Vilaine

BSHAF : Bulletin de la Société
de l'histoire de l'art français.

BSAMR : Bulletin de la Société
des amis du musée de Rennes

NAAF : Nouvelles Archives
de l'art français.



Introduction

La jeunesse des Beaux-Arts

Sur les traces de l'activité artistique à Rennes au XIX^e siècle

Guillaume Kazerouni

En 2022, le musée des Beaux-Arts organisait une exposition intitulée «Rennes 1922. La ville et ses artistes de la Belle Époque aux Années folles». Cette manifestation inédite offrait la première synthèse de l'activité artistique rennaise entre 1881 et 1931. Avec «La jeunesse des Beaux-Arts», c'est l'épisode précédent que nous abordons, cette fois sur la durée d'un siècle allant de la Révolution au début de la III^e République.

La même matrice a été sollicitée : les riches collections du musée des Beaux-Arts rassemblées durant ces deux derniers siècles, associées aux ressources plus larges offertes par les autres institutions de la ville. Parmi ces dernières, citons les archives municipales et départementales ; les fonds du musée de Bretagne ainsi qu'une remise en lumière du patrimoine artistique du XIX^e siècle conservé *in situ* dans les monuments et l'espace urbain de la ville. Nous avons également pu nous appuyer sur deux publications essentielles sur la période : la thèse de Jean-Yves Veillard, *Rennes au XIX^e siècle, architectes, urbanisme et architecture* publiée en 1978 et l'important ouvrage de Bertrand Pocquet du Haut-Jussé, *Le Mobilier religieux du XIX^e siècle en Ille-et-Vilaine*, édité en 1985. Divers travaux ont complété partiellement ces études, en particulier ceux de Denise Delouche que l'on retrouvera au fil des pages suivantes et le mémoire réalisé par Jean-Yves Boscher sur les collections de peintures du XIX^e siècle du musée en 1974.

Parent pauvre de l'histoire de Rennes, le XIX^e siècle a souvent été considéré comme peu remarquable, coincé entre les XVIII^e et XX^e siècles, entre la période où la ville s'illustrait par son activité parlementaire et l'entre-deux-guerres qui voyait Rennes faire son entrée dans la modernité avec sa reconstruction spectaculaire des années 1920-1930 et 1950-1970. En effet, le siècle que nous traitons ici n'est pas marqué dans la capitale bretonne par des événements sensationnels : pas de révolte du papier timbré, pas de grand incendie, pas de personnalité brillante pouvant rivaliser avec le président de Robien. Pourtant, le XIX^e siècle est le moment déclencheur de la marche qui conduit la ville vers son identité et son aspect actuel. Si après le fort élan révolutionnaire duquel la postérité a retenu la figure rétrospectivement héroïsée du maire de Rennes Jean Leperdit (fig. 1), l'agitation politique ne semble plus être motrice pour des municipalités dont la préoccupation principale est la gestion de leur cité, celle-ci se structure lentement mais sûrement. Contrairement à Paris, et certainement comme beaucoup d'autres villes françaises de taille moyenne, Rennes n'avance pas par révolutions successives mais par évolutions progressives.

À la sortie de la Révolution, Rennes a perdu de sa superbe avec la suppression de son parlement pour ne devenir qu'un chef-lieu parmi tant d'autres. La situation économique y est peu favorable, les structures urbaines aussi vieillissantes que pittoresques comme le montrent de nombreuses vues dessinées et peintes (fig. 2-10). Sa population est d'environ 30 000 habitants



Fig. 1 — Thérèse Moreau de Tours, née Champrenaud, *Leperdit, maire de Rennes*, 1887, huile sur toile, H. 200 ; l. 168,5 cm, Rennes, musée de Bretagne, inv. 2012.0002.1

en 1820, frappée par un niveau de vie relativement bas et une grande concentration d'indigents. Ainsi, le siècle qui s'ouvre est celui de tous les défis : moderniser la cité, l'équiper, la rendre plus salubre et dynamique. Autant

d'enjeux à relever avec des moyens modestes et des temps politiques souvent courts soumis aux changements intempestifs de régimes qui caractérisent tant le XIX^e siècle en France.



Fig. 2 — Anne Caroline Le Gentil de Rosmorduc, *Vue panoramique de Rennes depuis le domaine de Saint-Cyr*, 1787, aquarelle et gouache, H. 30; l. 66 cm, collection Guillaume Corbel (voir [cat. 319](#))

Les faibles finances de la Ville ne sont pas les seules responsables de la lenteur de son évolution, en particulier durant la première moitié du siècle. L'instabilité à la tête de l'État entraîne automatiquement des remaniements au sein de la municipalité dont les grands projets sont reportés ou modifiés par l'arrivée de nouvelles équipes. Les difficultés de l'hébergement du musée en sont un parfait exemple. La construction d'un bâtiment dédié est sans cesse ajournée et n'aura finalement jamais lieu.

Malgré ces obstacles, la ville se métamorphose petit à petit. Elle commence par changer de silhouette à la sortie de la Révolution en perdant progressivement une partie de ses clochers au fur et à mesure de la destruction des couvents et de certaines églises paroissiales visibles sur le passionnant dessin inédit d'Anne Caroline Le Gentil de Rosmorduc daté de 1787 (fig. 2). D'autres biens du clergé sont réaménagés et affectés à de nouveaux usages comme le palais Saint-Melaine où le musée ouvre en 1799, ou l'ancien collège des jésuites qui devient le lycée en 1803 ([cat. 86](#)). Des équipements voient le jour comme la halle aux Toiles en 1825 et surtout le théâtre, premier grand édifice dédié à la culture inauguré en 1836 ([cat. 81](#)). L'entrée du mail voit apparaître le premier monument public de la ville avec la croix de la Mission ([cat. 76](#)) et le jardin du Thabor, devenu municipal, est enrichi d'une statue de Du Guesclin et de la colonne de Juillet ([cat. 79](#)).

C'est souvent sous l'impulsion des maires qui restent le plus longtemps que les projets, même modestes, ont le temps d'être élaborés et d'aboutir. Parmi les maires notables, citons par exemple sous l'Empire, Guy Lorin (1801-1808), Charles de La Bourdonnaye (1808-1814); sous la Restauration, Louis de Lorgèril

(1821-1830); sous la monarchie de Juillet, Joseph Jean Philippe Joüin (1830-1837) et Emmanuel Pongérard (1843-1853). Désignés par l'État, ces derniers sont naturellement de la même tendance politique que le gouvernement en place à Paris. C'est sous ces mandats qu'ont lieu non seulement la création et l'ouverture du musée et l'intégration de l'école de peinture, sculpture et dessin dans le giron municipal, mais aussi, et surtout, les premiers travaux d'urbanisme modernes permettant à la ville de commencer sa mutation. Le premier et le plus important de ces chantiers est la construction des quais de la Vilaine dont le cours sinueux est régularisé en centre-ville. Cette opération, menée entre 1841 et 1846, conduit à la restructuration du quartier de l'église Toussaints et ouvre la voie au développement urbain vers l'est et le sud. Dans le même temps, la ville se dote de nouvelles rues aux grands immeubles alignés comme la rue Victor-Hugo, suivis plus tard de ceux de la rue Hoche.

Durant la seconde moitié du XIX^e siècle, les finances de la Ville s'améliorent petit à petit, aidées par l'arrivée des chemins de fer en 1857 qui désenclavent la cité. À titre symbolique, la visite de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie en 1858 marque le début d'une nouvelle ère (fig. 11). La stabilité du Second Empire (1852-1870), régime relativement long par rapport aux précédents, laisse un temps suffisant pour mener à bien des projets de grandes envergures. Au Palais universitaire s'ajoutent la reconstruction du lycée, le réaménagement de la préfecture ainsi que la transformation de Rennes en archevêché sous l'impulsion de son puissant et ambitieux évêque Brossays Saint-Marc qui achève la reconstruction de la cathédrale. En 1855, lorsque le « musée des tableaux » est inauguré au Palais universitaire, la plupart des institutions ne sont plus logées dans des bâtiments

Rennes pittoresque



Fig. 3



Fig. 6



Fig. 4



Fig. 5

Fig. 3 — Jules Coignet, *La Passerelle Saint-Germain à Rennes*, 1836, huile sur papier marouflé sur toile, H. 39,8; l. 30 cm, Rennes, musée des Beaux-Arts, inv. 1959.11.1 (voir [cat. 169](#))

Fig. 4 — Joseph Édouard Gernon, *Maisons près de la passerelle Saint-Germain, à Rennes*, 1836, huile sur carton, H. 32,5; l. 39 cm, Rennes, musée des Beaux-Arts, inv. 1970.32.2 (voir [cat. 206](#))

Fig. 5 — Jean Jacques François Monanteuil, *Vue de l'arcade de l'ancien hôpital Saint-Yves à Rennes*, vers 1849, huile sur toile, H. 27; l. 34,8 cm, Rennes, musée des Beaux-Arts, inv. 849.1.2 (voir [cat. 347](#))

Fig. 6 — Anonyme, *La Vilaine et l'ancien hôpital Saint-Yves*, huile sur toile, H. 32,6; l. 41,2 cm, Rennes, musée des Beaux-Arts, inv. 872.32.28

Hôtel-Dieu

2, rue de l'hôtel-Dieu



85-1

C'est en 1358 qu'est fondé le premier hôpital de Rennes sous le nom de Maison de Dieu de Saint-Yves. Celui-ci est installé jusqu'en 1858 dans des bâtiments médiévaux en bordure de Vilaine, souvent peints par les artistes (fig. 5-6, p. 15), et dont ne subsiste plus aujourd'hui que la chapelle Saint-Yves. Au début du XIX^e siècle, les quatre hôpitaux de Rennes sont dans un grand état de vétusté. Leur remplacement est décidé sous le mandat du maire Emmanuel Pongérard.

Le projet de construction de l'hôtel-Dieu est mis au concours en 1851. Le lauréat, annoncé en 1852, est l'architecte Aristide Tourneux. Situé au nord de la ville, l'édifice, bâti entre 1855 et 1858, est exemplaire de l'architecture utilitaire et rationnelle développée au XIX^e siècle. L'ensemble, dont le plan est proche de celui de l'hôpital Lariboisière à Paris, s'organise autour de deux cours qui mènent à une grande chapelle.

Fig. 85-1 Jean-Baptiste Barré, *La Charité*

Rennes, ancien hôtel-Dieu, fronton

Fig. 85-2 Arthur Guy, *Vue de la chapelle de l'hôtel-Dieu de Rennes vers 1978*

Rennes, musée de Bretagne, inv. 978.0007217



85-2

Très sobre comme la plupart des institutions hospitalières, l'hôtel-Dieu de Rennes reçoit deux éléments sculptés pour son décor. C'est Jean-Baptiste Barré, qui venait d'achever le fronton du Palais universitaire (cat. 82), qui est appelé pour leur réalisation. Sa première intervention est sur le fronton qui couronne l'entrée du bâtiment principal donnant sur cour. Il y place, dans un médaillon entouré d'ornements, une charité montrée en buste avec des allures de madones Renaissance, à l'image de

celles de Raphaël ou des Della Robbia que Barré connaissait certainement à travers des copies ou des moulages. Les contours fins et l'animation douce de la composition par la diversité de la position des trois enfants que protège et nourrit la jeune femme sont caractéristiques du style de l'artiste. On retrouve aussi le goût de ce dernier pour les motifs décoratifs inspiré de la Renaissance dans les rinceaux qui encadrent le *tondo* de la charité (fig. 85-1). La chapelle, qui ne comporte aucun décor aujourd'hui,

reçoit une sculpture montrant saint Yves également due à Barré, placée au centre de la façade, dans une niche située au départ du clocher (fig. 85-2). Depuis la fin des années 2000, l'édifice a perdu sa fonction hospitalière et fait l'objet d'une reconversion en habitations et commerces. Les bâtiments historiques sont partiellement conservés dans cette transformation dont l'achèvement est prévu pour 2026.

Guillaume Kazerouni

Cathédrale Saint-Pierre

Rue de la Monnaie

Classée au titre des monuments historiques
le 30 octobre 1906

En pénétrant dans la cathédrale de Rennes, le visiteur est surpris par le contraste saisissant entre sa façade de granit à la sobre architecture classique et l'intérieur au riche décor polychrome qui en fait un édifice d'une grande originalité, loin de l'idée gothique.

Une cathédrale gothique a pourtant préexisté, mais elle a été totalement reconstruite, à commencer par sa façade, entre 1541 et 1704. Lorsqu'une pierre se détache de la voûte du déambulatoire en 1754, la décision est prise de démolir l'intégralité de la cathédrale (à l'exception de la façade tout récemment terminée) pour en rebâtir une nouvelle (fig. 96-1).

Démarre alors un chantier qui sera à tous points de vue, l'un des plus considérables de Rennes durant le siècle qui allait suivre¹.

1786-1841 : un long chemin vers une cathédrale néoclassique

L'architecte parisien Jacques Germain Soufflot, chantre du style néoclassique alors en vogue, est choisi en 1754 pour la direction du chantier. Toutefois, très occupé à partir de 1755 par la construction de la nouvelle église Sainte-Geneviève à Paris (actuel Panthéon), il cède la place à Nicolas Marie Potain en 1762. C'est finalement le jeune architecte nantais Mathurin Crucy qui est retenu en 1781. Ce dernier, également auteur du théâtre Graslin à Nantes, conçoit une cathédrale néoclassique, de plan basilical, sobre et lumineuse.

Les travaux connaissent bien des vicissitudes. La Révolution, d'abord,

arrête le chantier en 1790, seulement quatre ans après le début de la reconstruction sous la direction de l'architecte de la Ville Philippe Binet, qui collabore alors avec Crucy. La cathédrale en est au tiers de son élévation et n'a pas de couverture. Le projet même est remis en question, à tel point qu'un décret impérial de 1807 autorise l'établissement d'une halle au blé à la place de la cathédrale. En 1811, la fabrique obtient finalement que la cathédrale soit terminée, mais les travaux ne reprennent concrètement qu'en 1821. Crucy poursuit le chantier avec Binet, jusqu'à la mort de ce dernier en 1815, puis avec son fils Thomas Philippe Binet, nommé à la suite de son père, mais révoqué en juin 1815 à la chute de l'Empire. Crucy change à nouveau de collaborateur pour travailler avec Louis Richelot, architecte du Département et architecte diocésain à partir de 1837. Ce dernier lui succède en 1826.

Les projets de décors de Crucy

En 1825, peu de temps avant sa mort, Crucy avait commencé à projeter du mobilier et des décors et déjà proposé quelques noms de peintres et de sculpteurs tels que Logerot, Chaumont et Molknecht. Il prévoyait notamment un décor de douze bas-reliefs peints en trompe l'œil par Antoine Logerot, conservateur du musée et professeur à l'école de peinture, sculpture et dessin de Rennes. De ce projet, qui n'aboutit finalement pas, témoigne le *Portement de Croix*, certainement une maquette de présentation, aujourd'hui conservée à la cathédrale (fig. 96-2)².



96-1

Fig. 96-1 *La Cathédrale Saint-Pierre de Rennes en 1889*

Photographie, Rennes, musée de Bretagne, inv. 935.0041.32

Fig. 96-2 Attribué à Antoine Logerot, *Portement de Croix*

Vers 1830, huile sur toile, Rennes, cathédrale Saint-Pierre

Fig. 96-3 Valentin Dautreleau, *Cérémonie du sacre de Mgr Brossays Saint-Marc*

Huile sur toile, collection particulière, en dépôt au presbytère de la cathédrale Saint-Pierre



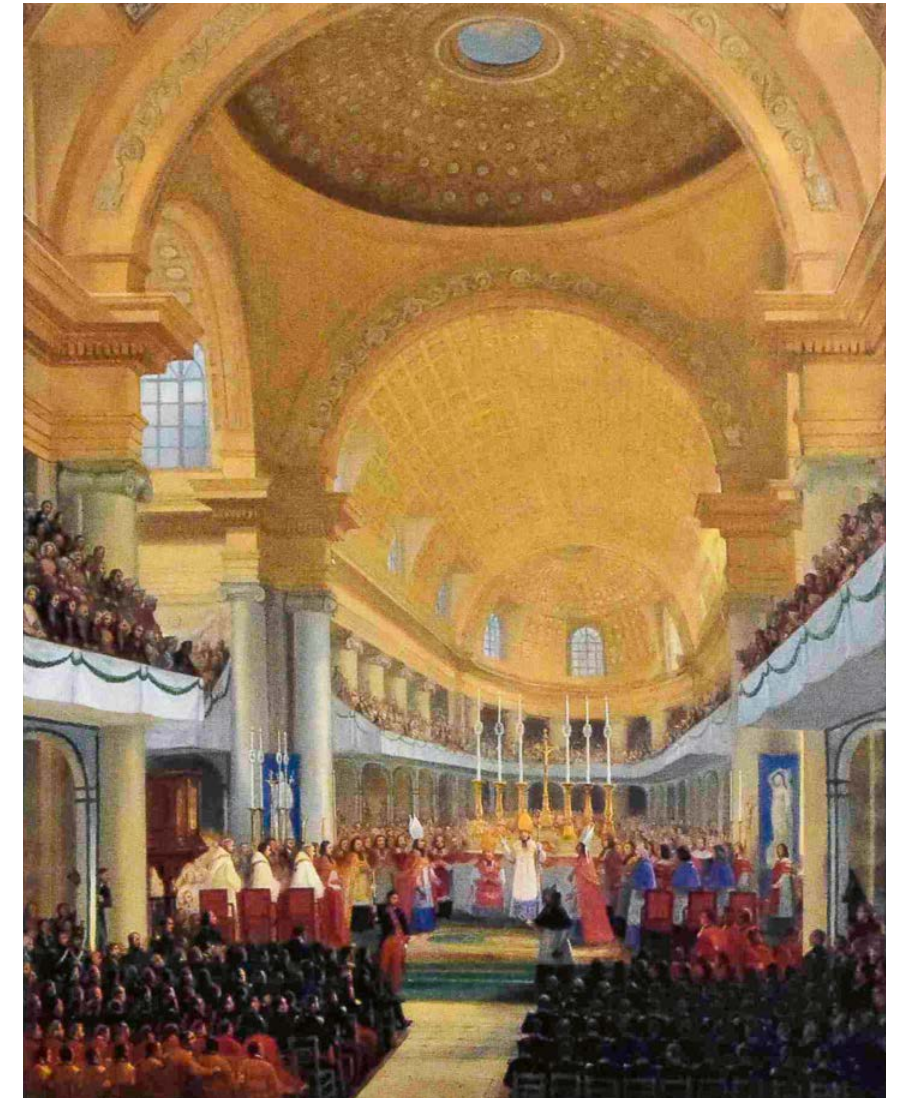
96-2

Du premier décor de la cathédrale conçu par Crucy puis Richelot, subsistent les œuvres suivantes : des bas-reliefs composés de guirlandes suspendues entre des candélabres sur fond bleu et des rinceaux dorés sur les arcs doubleaux dans les parties hautes du transept, les grilles du chœur, les portes du narthex, mais également les deux retables des bras du transept, inspirés des « petits autels antiques qui décorent le Panthéon de Rome³ ». Les parties sculptées ont bénéficié de l'intervention du Nantais Jean-Baptiste Barré qui s'installe dans la ville précisément après avoir obtenu ses premiers travaux à la cathédrale⁴ et réalise notamment les parties sculptées de la chaire à prêcher⁵ et du premier maître-autel (1844)⁶.

Hormis quelques rares tableaux récupérés de l'ancienne cathédrale (comme une copie ancienne de la *Sainte Marguerite de Raphaël*), le *Saint Pierre délivré de prison* d'Henri Joseph Forestier est le premier tableau spécifiquement réalisé pour l'édifice. Son auteur, un artiste parisien, est un élève de François André Vincent et Jacques Louis David. Commandée par l'État dès 1821 à la demande de l'évêque, l'œuvre illustre un épisode lié à la vie du saint patron de l'église⁷, dans une composition classique aux figures monumentales animée d'un fort clair-obscur.

1841-1859 : de Paris à Rennes, les premières commandes

L'ameublement et l'ornementation encore relativement sommaires connaissent un tournant décisif à partir de 1841. Cette date est celle



96-3

de l'arrivée de monseigneur Brossays Saint-Marc (cat. 95), qui choisit de se faire sacrer évêque dans la cathédrale, alors même qu'elle n'est ni achevée ni inaugurée. Un tableau (fig. 96-3) qui dépeint cette scène nous donne une

idée assez précise de l'édifice néoclassique dont il hérite : lumineux, doté de nombreuses fenêtres, des colonnes en pierre de Crazannes (un calcaire blond) surmontées de chapiteaux ioniques, une voûte en berceau ainsi qu'une